



Elle retourna les cartes et les disposa savamment.

(p. 3304).

C. I.

LIVRAISON 413.

— J'ai compris, Monsieur Baharoff, dit Smolten notant l'adresse de la femme sur son carnet.

— Ensuite, reprit le banquier, quand vous pourrez me communiquer avec exactitude un rapport sur votre rencontre avec Dubois, je vous donnerai des instructions détaillées. Vous savez que notre code est intraduisible et que nous pouvons nous en servir sans aucune crainte.

— C'est ce que je ferai.....

— Entre temps, ne négligez pas d'insister pour que Cavaignac ne change pas d'attitude. L'intransigeance de cet homme, en cette occasion est inappréciable pour nous.

— Je ferai pour le mieux.

— Je n'en doute pas, dit débonnairement le banquier en frappant amicalement sur l'épaule à son visiteur.

« Ah ! autre chose..... Dites, Wolf, que savez-vous d'Esterhazy ?.....

— Qu'il va de mal en pis, répondit le secrétaire.

— Cavaignac le craint, reprit Baharoff. On ne peut nier que cet homme ne soit dangereux parce qu'il est en mesure d'allumer l'étincelle qui peut faire éclater l'incendie. Il faudrait le gagner à notre cause.

— Je crois que cela ne serait pas très difficile, dit le secrétaire.

— Naturellement ; il suffira de se mettre d'accord sur un chiffre. Cependant, il faut attendre jusqu'à la dernière minute ; plus il sera besogneux et moins exigeant il sera.....

« Avez-vous compris, mon cher Smolten..... ?

— Je vous avoue que je ne suis pas très au courant.

— C'est bien facile... Cavaignac a craint qu'Esterhazy ne déclare publiquement ce qu'il a eu l'effronterie de dire à Duchesne ; c'est-à-dire que c'était lui le traître. Nous, au contraire, nous avons intérêt à payer, au poids

de l'or, s'il le faut, cette déclaration pour la rendre publique lorsque le moment sera opportun.

— Admirable ! s'exclama l'attaché commercial avec enthousiasme. Vous pouvez croire que rien n'est perdu.

— J'en suis bien certain : les meilleures cartes sont en nos mains et c'est nous qui triompherons.

Ces dernières paroles du banquier prononcées d'une voix vibrante suscitèrent l'enthousiasme de ses interlocuteurs.

— Oui, nous triompherons ! dirent-ils à leur tour...

— Maintenant, à l'œuvre, Smolten ; ne perdez pas un instant pour vous mettre en rapports avec Dubois.

— Je verrai Simone dès mon arrivée à Paris...

— Bien !... Voyons, maintenant, les nouvelles importantes que vous avez à me communiquer.

L'attaché tira de sa serviette une feuille de papier pleine de hachures et de notes, qu'il remit au banquier.

Celui-ci assura son monocle et se mit à lire avec attention.

— Jacques Wells est allé à la recherche d'Amy Nabot pour le compte de Picquart... Qui est James Wells ?

— Un anglais, amoureux de la jolie espionne, qu'il a rencontré à Tunis... déclara Smolten.

— Et il est l'ami du lieutenant-colonel ? Cela signifie sans doute qu'Amy Nabot doit faire une déclaration pour innocenter Picquart.

— Cela doit être ainsi.....

— C'est certain, reprit le banquier avec son assurance habituelle. Je ne connais cette femme que de réputation ; mais ce que je sais bien c'est qu'il faut qu'elle soit à nous.

— C'est une femme dangereuse.....

— Elle me plaît, parce qu'inconsciemment, sans s'en douter, elle nous a beaucoup servi : je ne puis oublier ce

qu'elle a fait pour nous... Surveillez-la et prévenez-moi dès qu'elle mettra les pieds à Paris.

— C'est entendu.

— Rien autre, cher Smolten.

— Rien, monsieur Baharoff.

— Par quel train comptez-vous partir ?

— Par l'express de cette nuit...

— Avez-vous quelque chose à faire à Berlin ?

— Non, parce que j'étais venu pour... affaires de famille.

Les trois hommes se mirent à rire.

— Vous ne m'avez rien dit de notre bon ambassadeur..... ?

— Il est toujours dans les Limbes.

Une autre cascade de rire couronna la saillie de l'attaché commercial.

— Pauvre homme ! s'exclama le banquier. Il se préoccupe de choses lointaines !... Il ne se passe pas de jour sans que Bulow ne m'exprime son mécontentement. Mais il faut l'excuser, ce pauvre homme est bien vieux.

« Wolf, continua le banquier, changeant brusquement d'argument, il faudra donner de l'argent à notre ami Smolten.

— Combien, Monsieur ? demanda le secrétaire, se levant et se dirigeant vers le coffre-fort.

— Je crois que, pour aujourd'hui, vingt cinq mille marks suffiront.

L'attaché reçut la somme et la mit dans sa précieuse serviette de cuir.

— Maintenant, allons faire un tour pour nous ouvrir l'appétit ; puis nous dînerons ensemble. Venez, Wolf et voyez auparavant si le chauffeur est là avec l'auto.

Les trois hommes abandonnèrent le somptueux bureau du banquier et quelques minutes après ils se trouvèrent au centre de Berlin.

Personne à Paris ne pouvait supposer qu'il y eut à Berlin des gens s'occupant des affaires intérieures de la France, pour y maintenir la discorde.

CHAPITRE CDXXXV

UN DESIR SATISFAIT

La misère régnait en maîtresse dans le logis de la vieille Simone et les divers objets dont se composaient son mobilier semblaient se maintenir debout par un véritable prodige.

La table, dès qu'on la touchait se balançait effroyablement et les quelques sièges qui restaient étaient ébranlés et montraient la corde, tandis que leurs pattes étaient toutes plus ou moins boîtuses.

Les soirs où l'amie de Dubois allumait la lampe étaient rares parce que, souvent les quelques sous nécessaires à l'achat du pétrole manquaient.

Simone, la belle fille de jadis, était méconnaissable. Son métier de cartomancienne ne la nourrissait guère ; elle était presque transparente ; le profil de son nez s'était accentué jusqu'à l'in vraisemblance ; la proéminence du menton s'était aussi accusée et ses grands yeux noirs avaient la phosphorescence de ceux des félins.

La pauvre Simone avait tout à fait l'aspect d'une sorcière et quand elle sortait dans la rue, elle était le

point de mire des plaisanteries de tous les gamins du quartier, qu'elle menaçait vainement.

Combien le destin est variable ... Lorsque l'ancienne espionne pensait aux splendeurs du temps passé et le comparait avec sa misère actuelle, elle ne pouvait retenir ses larmes.

Personne ne se souvenait d'elle ; Dubois lui même, cet ingrat, semblait l'avoir totalement oubliée.

Ce jour là, à midi, Simone pensait mélancoliquement à sa triste situation. Dieu ne lui enverrait-il pas quelques clientes — femmes crédules et superstitieuses — qui, de temps en temps, pénétraient dans son taudis pour se faire prédire l'avenir.

Mais la malchance l'avait poursuivie ; malgré les prix modiques qu'elle demandait, les clientes, attirées chez d'autres devineresses par le luxe de leur cabinet et la nouveauté, venaient de plus en plus rarement.

Dieu, en cette occasion, dut avoir pitié d'elle, et lui envoya la cliente désirée, en la personne d'une jeune fille de dix-sept ans au plus qui arriva en pleurant comme une Madeleine.

— Qu'avez-vous, ma fille ? demanda Simone quand elle l'eut fait entrer.....

— Mon fiancé m'a quitté et je voudrais savoir s'il me trompe. Je viens pour que vous me fassiez les cartes, Madame Simone.....

— Asseyez-vous... avec précaution... Ne posez pas les coudes sur la table, parce que votre fluide pourrait nuire à la prédiction.

Ces sages recommandations avaient pour but d'éviter l'écroulement des meubles.

Rendant mentalement grâce à Dieu qui avait exaucé son souhait, la sybille tira de sa poche un jeu de cartes crasseux, le seul dont elle disposât, et après l'avoir donné à couper de la main gauche à sa petite cliente et avoir

fait un signe cabalistique en l'air, elle fit avec beaucoup de gravité, les gestes réglementaires.

Puis elle retourna les cartes et les disposa savamment sous les yeux étonnés et attentifs de la jeune fille.

— Là est le parjure, s'exclama-t-elle tout de suite avec une certaine emphase, en indiquant une figure; mais s'il t'a abandonnée pour une autre, il n'est pas tout-à-fait coupable. Cette femme est beaucoup plus âgée que lui et elle l'a séduit en profitant de son inexpérience.

« Mais il ne tardera pas à revenir ; il y a déjà entre eux des désaccords sérieux ; — ici sont les piques, qui l'indiquent clairement — ton fiancé reviendra vers toi en te suppliant de le pardonner.

« Votre amour n'en sera que plus fort et vous vous marierez promptement... Je vois ensuite un héritage et... enfin les enfants. De sorte que vous aurez de l'argent, vous serez heureux et votre union sera bénie de Dieu.

— Quand reviendra-t-il ? demanda la jeune fille très animée.

— Attends, ma fille ; je n'ai pas fini. Ah ! voici ! dans huit jours, si tu continues à croire en son amour.....

Elle avait terminé cette fois ; la jeune fille pouvait être satisfaite.

Simone rassembla les cartes et la jeune cliente se levant posa les cinq francs de la consultation sur la table.

— N'oublie pas de revenir s'il t'arrive quelque chose, lui recommanda Simone ; les cartes ne mentent jamais.....

Et elle l'accompagna jusqu'à la porte.

Elle pensait : « Je pourrais manger !..... Loué soit Dieu ! »

.....

La cartomancienne achevait d'avaler son frugal repas quand on frappa à la porte.

— Serait-ce une autre cliente ? murmura-t-elle en se levant et en courant ouvrir la porte, toute animée par l'espoir.

Mais le visiteur ne semblait pas appartenir à l'espèce de gens qui étaient ses clients habituels.

— En quoi puis-je vous servir, monsieur ? demanda-t-elle, un peu désillusionnée.

— J'ai l'honneur de parler à Mme Simone ? demanda à son tour l'inconnu.

— A elle-même.

— Je viens de la part du banquier Baharoff.

Le banquier allemand avait eu raison de dire à Smolten que son nom était un talisman infailible.

La vieille écarquilla les yeux, ouvrit la porte toute grande et invita l'inconnu à pénétrer dans la pièce.

— Pardonnez-moi de vous recevoir dans ce taudis, monsieur, mais tout m'a si mal réussi, que je suis dans la pire des misères.....

« Voici la chaise la plus solide », vous pourrez vous asseoir sans crainte.

Avant de le faire, Smolten jeta autour de lui un coup d'œil de défiance ; mais il se rendit compte que malgré que rien ne put être plus misérable, tout était très propre.

— Je ne vous dérangerai pas longtemps, dit-il en prenant la chaise que lui offrait Simone.

— Les envoyés de Baharoff seront toujours les bienvenus chez moi, répondit-elle. Il y a plusieurs années que je ne sais rien de lui. Que désire-t-il de moi ?

Smolten s'étonnait du ton familier sur lequel cette femme parlait de l'opulent banquier et il pensa que leurs relations devaient avoir été autre chose qu'une connaissance passagère.

Mais la mission de l'attaché commercial à l'Ambas-

sade d'Allemagne se réduisait à obéir aveuglement, à voir, entendre et se taire.

— Je viens vous demander un service.

— Ce service doit être important pour qu'il se soit souvenu de moi... Et combien l'a-t-il évalué ?...

Smolten qui, cependant, était accoutumé à traiter avec des gens de toutes catégories et que rien ne surprenait, fut éberlué de la netteté de la question.....

Cette femme était-elle douée vraiment de double-vue ?

Comment savait-elle que Baharoff était disposé à payer le service que l'on venait lui demander de sa part ?

C'était-là un mystère que l'attaché ne pouvait déchiffrer.

— Monsieur Baharoff m'a remis une somme de mille francs pour vous.....

— Ce qui signifie que le service que je dois lui rendre en vaut vingt mille. Allons, venez au fait !

L'attaché était de plus en plus étonné.

— Baharoff ne désire autre chose que de connaître l'adresse actuelle de Dubois ou bien que vous le convoquiez ici, afin de le mettre en relations avec moi.....

— Ah ! il s'agit de Dubois s'exclama Simone, regardant fixement son visiteur stupéfait. Eh bien ! dites à Baharoff que je ferai ce qu'il désire.....

Et ce disant, elle tendit la main pour qu'il lui remit la somme promise.

Smolten tira de son portefeuille vingt billets de cinquante francs qu'il remit à la femme sans aucune hésitation.

— Pourquoi n'est-il pas venu lui-même ? demanda Simone.

— Baharoff est à Berlin, madame.

— Ah ! c'est de là-bas qu'il dirige ses batteries..... Parfaitement..... Je vous dirai donc ce que je sais, c'est à

dire peu de chose : vous ne devez pas ignorer que Dubois n'est pas à Paris. Je tâcherai d'en savoir plus et je vous le communiquerai..... Où vous retrouverai-je ?

— Je préférerais revenir ici.....

— C'est juste. Cette précaution ne me surprend pas de la part d'un envoyé de Baharoff, car celui-ci a toujours été le mystère personnifié.

« Venez donc dans deux jours... »

— Je n'y manquerai pas.....

Smolten se leva et se dirigea vers la porte.

— Faites-lui savoir que ma situation actuelle m'oblige à être exigeante ; en d'autres circonstances, je le servirai pour rien ; mais la misère dans laquelle je me trouve n'est pas conforme à mes goûts.....

— Je n'oublierai pas de le lui dire, madame.

— Et envoyez-lui les souvenirs de Simone. Au revoir, soyez tranquille, votre mission est en bonnes mains. Baharoff, d'ailleurs sait bien à qui il vous a envoyé.

Elle accompagna l'attaché jusqu'à la porte et ne la referma que lorsque se fut perdu l'écho de ses pas...

Quand elle revint dans la pièce, elle était transfigurée.

— Mille francs ! Décidément, ce jour était heureux pour elle !.....

Elle ne mourrait pas de faim ; son existence était assurée pour un temps assez long. Et elle recevrait d'autres sommes, elle était convaincue que le banquier ne lésinerait pas avec elle ; elle avait de bonnes raisons pour penser cela.....

Simone ferma les yeux et un sourire anima son visage parcheminé ; en ce moment, elle revivait une des époques les plus heureuses de sa vie hasardeuse.

— Baharoff ! murmura-t-elle. Qui aurait pensé qu'il se souvint de moi !...

Puis elle fit un geste et revint à la réalité.

— Il faut que je cherche Dubois, se dit-elle. Ou diable peut-il se trouver ?... La dernière fois qu'il m'a donné de ses nouvelles, sa lettre venait de Berlin. Il me disait qu'il se rendait à Tiflis ; mais il s'est passé tant de temps depuis que je ne sais s'il se trouve toujours par là... Enfin nous allons voir...

Et sans se préoccuper de l'ignorance en laquelle elle se trouvait, comme si elle était sûre de pouvoir accomplir sa promesse, elle prit du papier et une plume et écrivit d'un trait quatre lettres.

Puis elle mit un châle et, prenant la bouteille de pétrole et le cabas aux provisions, elle descendit les cent-onze marches qui la séparaient de la rue. La satisfaction était peinte sur son visage.

Le bon temps revenait ; le soleil de l'abondance allait de nouveau, luire pour elle.

CHAPITRE CDXXXVI.

RETOUR EN EUROPE

Arrivés à Malacca, les sauveurs de Juliane s'arrêtèrent naturellement chez Babou Changar qui s'empressa de mettre six belles chambres à leur disposition.

Le brave Hindou avait paru très surpris de voir revenir si vite les chasseurs de tigres ; mais il était trop discret pour se permettre de poser la moindre question.

Néanmoins, Claus de Groot lui expliqua qu'une affaire urgente les appelait à Batavia et qu'ils avaient l'intention de revenir dès que cette affaire serait terminée.

Cela suffisait à expliquer leur retour prématuré car les Thugs ne se risqueraient certainement pas à donner la moindre publicité à ce qui venait d'avoir lieu.

De Groot et son ami Valbert avaient décidé de passer quelques jours à Malacca, car ils espéraient que le calme de la petite ville serait plus favorable à la guérison de la jeune femme que le mouvement d'un port comme Batavia.

D'autre part, le jeune planteur voulait y attendre la réponse de son père à une dépêche qu'il lui avait envoyée dès son arrivée, pour le prévenir qu'il allait rentrer en Europe avec Juliane, heureusement retrouvée.

Le jeune homme, quelle que fut sa joie d'avoir sa femme près de lui, ne s'illusionnait pas. La haine qui le poursuivait ne s'endormirait pas et ne se donnerait pas pour battue et tant que les deux époux séjourneraient en Orient, ils pourraient risquer à chaque instant de se voir de nouveau attaqués.....

Et le jeune mari frissonnait à la pensée des périls que pourrait courir sa chère Juliane.

La jeune femme se portait à merveille et elle ne se plaignait pas ; mais son intelligence était toujours obscure.....

Singrâ, interrogé, expliqua aux deux européens que c'était affaire de patience. La faiblesse mentale de Juliane avait été provoquée par l'absorption quotidienne depuis son enlèvement d'une drogue que l'on avait coutume d'administrer à toutes les futures victimes de Kâli, afin de les mettre, progressivement, dans un état de douce inconscience.....

Le jeune prêtre ne savait pas au juste combien de temps pouvait durer l'effet du poison.

Claus se désespérait. Jacques Valbert s'efforçait en vain de le reconforter ; mais lui-même n'avait pas une très grande confiance en ses affirmations.

Le jeune journaliste avait envoyé à son journal un reportage très intéressant sur la vie des planteurs à Java, reportage pour lequel Claus de Groot lui avait fourni tous les renseignements désirables.

Il pensait ensuite, dès que Claus de Groot et sa jeune femme seraient embarqués pour l'Europe à pousser jusqu'à Shanghai ; mais ses projets n'étaient pas encore très arrêtés et précis.

Les journaux français arrivaient dans la presque île avec un énorme retard, si bien que les deux amis ignoraient les événements qui perturbaient le monde en ces jours troublés.

Cependant, un beau matin, en parcourant la feuille parisienne à laquelle Babou Changar était abonné et qui datait de deux mois, le journaliste poussa une exclamation étouffée.

— Qu'as-tu ? demanda Claus de Groot, qui fumait tranquillement à quelques pas de lui.

-- Mon cher, répondit Valbert qui s'était levé et avait rejeté le journal sur la table, je voudrais bien savoir à quel moment tu comptes t'embarquer à Batavia ?

— Eh ! j'attends la réponse à ma dépêche afin de prendre une décision.

Juste à cet instant un des boys, chargés du service des voyageurs entra dans la vérandah où se tenaient les deux amis. Il tenait un papier bleu à la main..

— Tiens, voilà ta dépêche, s'exclama Valbert.

C'était en effet la réponse souhaitée.

Le père de Claus ne se montrait pas très loquace ; il écrivait seulement :

« Rentrez ! »

— Alors, reprit Valbert, après avoir pris connaissance de ce bref message, que son ami lui avait passé, quand partons-nous..... ?

— Par le premier bateau, car je pense que Juliane, maintenant sera en état de supporter le voyage et retrouvera son esprit et sa mémoire en mer, aussi bien qu'ici.... Mais tu ne m'as toujours pas dit pour quelle raison tu es brusquement pressé de partir ; tes études sur Malacca sont-elles terminées ?

— Je pourrais assurément les continuer encore.... Mais je viens d'apprendre par ce journal que la guerre a éclaté aux Philippines... Je crois que j'aurais là un sujet de reportage sensationnel... Puisque tu es décidé à partir par le prochain bateau, je vais câbler à mon journal.

Et passant la feuille à son ami, le journaliste sortit de la vérandah, pour se rendre au bureau du télégraphe.

Trois jours plus tard, les quatre européens, suivis de Koma et de Singrâ, débarquaient à Batavia.

Claus de Groot avait prévenu van Aglerberg de son arrivée à Batavia et de son départ pour l'Europe ; aussi ne fut-il pas surpris de trouver sur le quai, lorsque le navire accosta, le directeur des plantations de son père.

Les deux hommes s'entretenirent longuement des affaires de la plantation ; il se chargea d'emmener le jeune Brahmane et Savou chez lui, car de Groot ne voyait pas la possibilité de les amener en Europe, pour le moment du moins....

Le prochain paquebot emporterait de Groot et sa jeune femme vers l'Europe, tandis que Jacques Valbert et Firmin iraient passer quelques semaines aux Philippines.

Cette séparation ennuyait beaucoup de Groot qui aurait bien voulu que son ami l'accompagnât. Mais Val-

bert fut inflexible. Il voulait faire un reportage sensationnel et puisqu'il en avait l'occasion, il ne la raterait pas, quelque affection qu'il éprouvât pour cet ami retrouvé d'une si étonnante manière.

Mais Jacques Valbert resta ferme dans sa résolution.

D'ailleurs, en réponse au câble qu'il avait adressé à son journal, il avait reçu une dépêche, l'invitant à se porter le plus rapidement possible aux Philippines comme correspondant de guerre.

Ce fut donc un véritable crève-cœur que Claus de Groot quitta son ami sur le pont du paquebot qui devait l'emporter vers l'Occident.

Le voyage se fit sans encombre.

Juliane revenait peu à peu à la raison ; elle reconnaissait maintenant son mari.

Mais la mémoire continuait à lui faire défaut... Elle ne se souvenait pas de ce qui avait pu lui arriver.

Cependant, elle éprouvait un vif plaisir à se trouver en mer et quand elle parvint à comprendre qu'elle rentrait en Europe, ce fut pour elle comme une illumination.

— ... Europe !... répéta-t-elle. Europe...

Puis, après un moment, elle dit :

— Nous allons en Hollande... ?

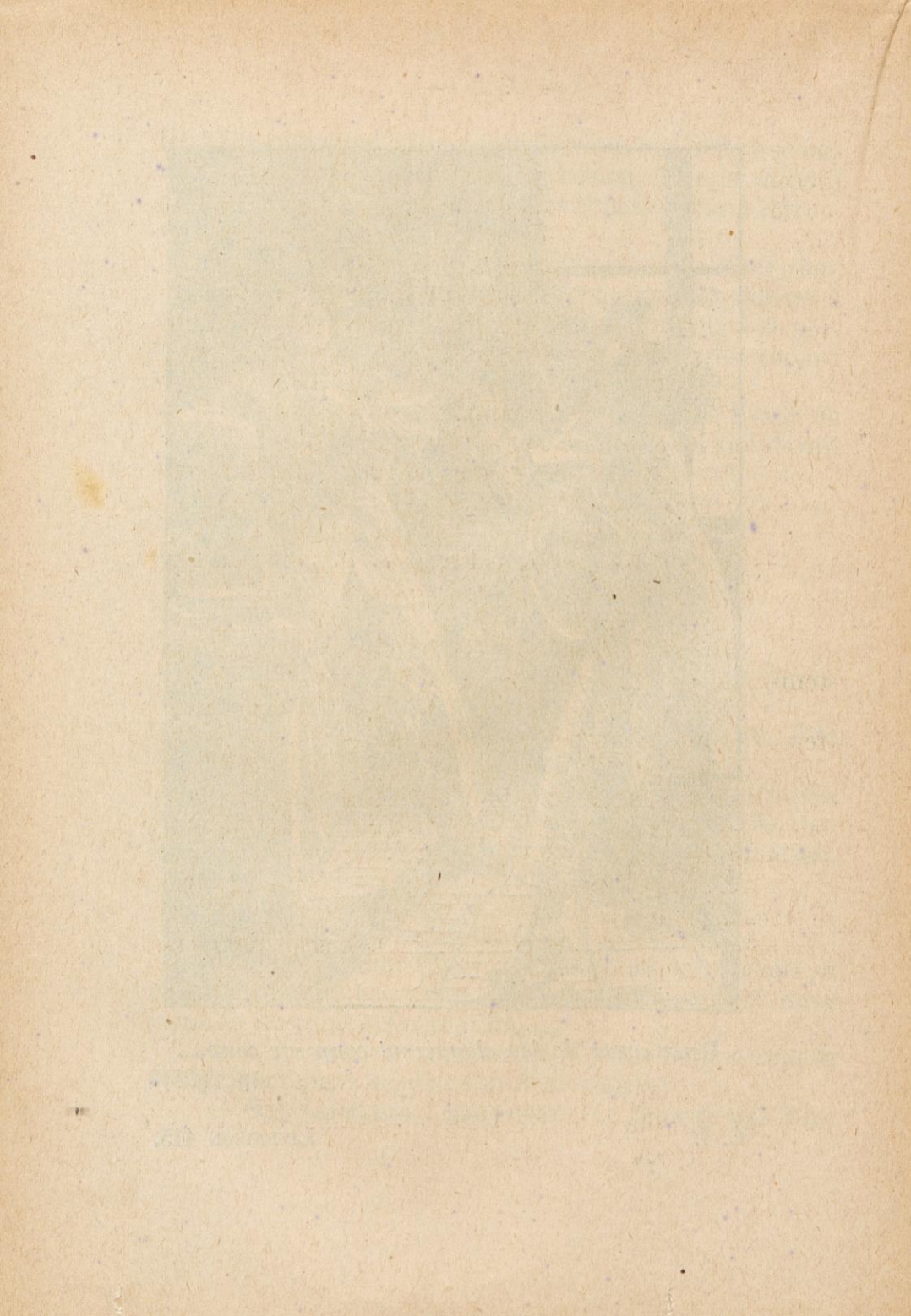
— Oui, répondit Claus, tout heureux de voir que sa chère femme, se souvenait un peu... Et dis-moi, où nous irons en arrivant à Amsterdam.....

— Chez maman !... répondit la jeune femme dont le visage, soudain, s'éclaira d'un bon sourire.

— Oui, ma chérie ; mais avant, ne veux-tu pas faire



Deux coups de feu claquèrent coup sur coup.....
(p. 3225).



un petit voyage... ? Ce serait comme notre voyage de noces ?....

— Oui... Notre voyage de noces... C'est vrai, Claus, nous sommes mariés... Et où irons-nous... ?

Peu à peu, elle s'animait.

Son jeune mari, tout heureux, se mit à détailler complaisamment un itinéraire. Et à chaque mot qu'elle reconnaissait, la mémoire de Juliane s'ouvrait comme un livre.....

— Nous irons en Egypte.....

— Oh ! je serai si contente ! s'exclama Juliane, battant des mains..... Nous verrons le Caire, le Nil, les Pyramides ; nous irons à Louqsor.....

Claus était ravi....

— Puis nous visiterons l'Afrique du Nord, la Tunisie, l'Algérie, puis nous rentrerons en France par Marseille. Cela te plaît-il....

— Bravo ! bravo !... Oh ! je suis contente, si contente.....

— Nous irons à Paris..... Nous y vivrons quelque temps avant de rentrer en Hollande.

— Oui, ma chérie.....

Les joues de Juliane étaient toutes roses d'animation ; ses yeux brillaient ; elle riait gaiement, chose qui ne lui était pas arrivée depuis son arrivée à Java.....

— Tant mieux, pensait Claus, si elle a oublié les heures mauvaises.....

Quand le paquebot arriva à Port-Saïd, Juliane riait, parlait, semblait tout-à-fait normale.

Les deux jeunes gens s'empressèrent de mettre à exécution le programme arrêté pendant ces jours de navigation.

Après avoir envoyé une longue dépêche aux parents pour les informer de leur retard, ils montèrent dans le train qui devait les porter au Caire.

Quand ils y arrivèrent, la population était en proie à une grande agitation.

On était au lendemain des incidents de Fachoda.

Tandis que le Kaiser accomplissait un voyage en Terre-Sainte, les Anglais, inquiets des progrès réalisés au Congo et au Soudan par la colonisation française, avaient cherché à contrebattre l'influence de ceux-ci en Afrique.

Le général anglais avait ordonné aux Français de se retirer ; mais ceux-ci avaient refusé.

Néanmoins, les deux chefs avaient été assez sages pour ne pas livrer bataille ; mais leurs dépêches à leurs gouvernements respectifs avaient augmenté la tension déjà existante.

Le commandant Marchand venait d'arriver au Caire avec deux de ses officiers, au moment précis où Juliane et son mari y débarquaient.

Chaleureusement reçus par les Français du Caire, les trois officiers avaient dû essuyer les sifflets de la population anglaise et égyptienne.

Claus de Groot avait, par dépêche, retenu deux des meilleures chambres du Grand Hôtel du Caire.

C'était aussi dans cet hôtel qu'était descendu le héros du Soudan avec ses collaborateurs.

Après le dîner, au salon, le héros très entouré par les personnalités françaises du Caire leur conta l'aventure héroïque qui venait de faire couler tant d'encre et avait mis en péril les bonnes relations franco-anglaises.

« On a beaucoup dénaturé, disait-il, le récit de l'engagement que nous avons eu avant l'arrivée des Anglais, avec les Derviches. On a dit qu'après la bataille d'Omdurman, un bateau derviche, rempli de fugitifs s'était avancé vers Fachoda et avait été reçu à coups de fusil. C'eut été odieux de notre part. La vérité est ceci : Le

sultan des Shillouks, bien qu'ayant reçu cordialement la mission, n'avait qu'une mince idée de la valeur de nos cents tirailleurs sénégalais. Aussi ses agents crurent-ils devoir aviser le Khalife de notre présence à Fachoda.

« A cette nouvelle, le Khalife expédia sans tarder treize cents de ses meilleurs soldats pour chasser les blancs. Nous nous laissâmes attaquer. Je n'avais que quatre-vingt dix-huit hommes. Le feu avait commencé à sept heures du matin : à deux heures, les cadavres de sept cents derviches couvraient les rives où étaient entraînés par les flots ; deux chalands chargés de troupes étaient coulés et leur navire, faisant eau de toutes parts, ne parvenait à se sauver que grâce à la force du courant..... Les 98 sénégalais avaient fait des prodiges de valeur.

« Le lendemain de la bataille, le sultan vint me trouver et me dit : « Tu es un héros ; tes hommes sont des lions, il sont cent, ils valent un million... Donne-moi ta protection... Et c'est dans ces conditions, huit jours après la prise d'Omdurman, que le traité fut signé ».

Le commandant Marchand se tut ; des applaudissements crépitèrent. Le rédacteur en chef d'un journal français du Caire, prit la parole :

— Allons-nous céder à l'Angleterre, jalouse du prestige que la France vient d'acquérir en Afrique, le bénéfice des dures batailles livrées par nos chefs ?... Le commandant Marchand aura-t-il en vain gagné la bataille, au Soudan Egyptien... ? Les magnats anglais du coton veulent-ils vraiment faire une nouvelle guerre pour la conquête du Soudan ?...

— La France ne veut pas la guerre, répondit Marchand ; il est probable que nos chefs me donneront l'ordre de me replier et de remettre Fachoda à lord Kitchener ; c'est cet ordre que j'attends et j'obéirai, quelque déplaisir que je puisse éprouver... La France est profou-

dément pacifique ; quelque jalousie qu'éprouvent à notre endroit les autres peuples, nous ne pouvons accepter l'idée de la guerre avec l'Angleterre.

— Ah ! pourtant ! s'exclama Claus qui s'était joint aux Français... Ne leur suffit-il donc pas de chasser les Boers du Transvaal ?

Marchand se tourna vers le jeune homme, qui se présenta :

— Claus de Groot, hollandais, planteur à Java ; neveu d'un des lieutenants de Krüger.....

Le commandant serra la main du planteur, puis il dit :

— Les Anglais n'ont pas encore réussi à chasser les Boers du Transvaal ; les descendants des colons hollandais qui fondèrent cette colonie africaine sont de rudes hommes et vous pouvez être fier, monsieur, d'être de leur race.....

Les valets circulaient dans le salon avec des plateaux chargés de rafraîchissements.

Marchand fit signe à l'un d'eux.

— Buwons, monsieur, dit-il à Claus, buwons à l'indépendance du Transvaal et à la victoire de Krüger.

.....

Claus de Groot et Juliane firent en Egypte un voyage agréable.

Ils visitèrent les ruines de Louqsor, remontèrent le Nil et, enfin, après quelques semaines d'un séjour sans nuages, ils s'embarquèrent à Alexandrie pour se rendre à Tunis où ils projetaient de rester quelques jours avant d'aller visiter l'Algérie.

La jeune femme avait tout-à-fait recouvré sa santé mentale. Tout au plus une brume entourait-elle les mausouvenirs de sa vie en Asie.

Et Claus se gardait bien d'évoquer cette mauvaise période de son existence.

Plût au ciel que rien ne la lui rappelât jamais !.....

CHAPITRE CDXXXVII

UNE CHARLOTTE CORDAY MODERNE.....

La sortie de la Chambre des Députés s'effectuait en désordre. Près des grilles, malgré les gardes républicains de service, la foule s'amassait, huant celui-ci, acclamant celui-là.....

Ce jour-là, avait eu lieu une séance mémorable. Les députés nationalistes avaient adjuré le ministre de la Guerre de ne pas laisser insulter l'armée.

Paul Déroulède, Marcel Habert, les deux chefs de la

Ligue des Patriotes avaient mis en scène une manifestation qui avait fait long feu des bancs de droite à la tribune.

Les députés de gauche, devant la fureur déchaînée de leurs adversaires avaient quitté la salle en manière de protestation. Le Gouvernement semblait en position critique, car il était attaqué à la fois par la Droite qui lui reprochait sa tiédeur et la Gauche qui s'acharnait à revendiquer la liberté de la Presse et les droits de l'opinion publique à connaître la Vérité !... toute la Vérité !...

Les passions étaient véritablement déchaînées.

Le député de Calvados, M. Paulmier, avait, dans une lettre éloquente adjuré le Gouvernement de faire cesser le désordre et de rétablir l'Armée dans son prestige.

Cette lettre, publiée le jour même par tous les journaux de droite avait fait couler des torrents d'encre.

Le président Félix Faure, homme débonnaire, qui jouissait doublement de la confiance du peuple depuis qu'il était descendu avec les mineurs dans les coronas de Lens et que l'imagerie populaire représentait vêtu du tablier de cuir des tanneurs, chaussé de sabots, à dix-huit ans, alors qu'il était apprenti dans une tannerie d'Amboise, était fort embarrassé.

Les agitateurs socialistes menaient leurs troupes à l'assaut contre les redoutes de l'antisémitisme et du nationalisme.

Edouard Drumond, le député d'Alger et son ami Max Régis, secondés par Jules Guérin, le président du Grand Occident de France, menaient le combat anti-sémite avec un acharnement sans pareil.

Des coups de canne s'échangeaient à tout instant dans les cafés, dans les couloirs des théâtres, partout où se rencontraient les ennemis politiques : des duels s'en suivaient, parfois mortels, malgré toutes les ordonnances de police.....

Les polémiques des journaux atteignaient un diapason de passion jamais égalé ; on se battait, on se déchirait à belles dents...

Et rien, ni personne n'était épargné...

Les femmes, les enfants, tous participaient à cette lutte sans merci, à ce combat sans fin...

Le fils s'opposait au père ; la femme au mari ; les ménages très unis jadis étaient en discorde constante ; la chose politique était entrée dans tous les foyers...

Le mur de la vie privée était miné...

La délation s'installait en maîtresse dans la presse ; les hommes politiques s'attendaient sans cesse à trouver dans leur courrier le billet anonyme qui détruirait pour toujours leur tranquillité domestique.

M. Paulmier était un homme intègre que n'avait pas arrêté cette crainte. Sa lettre ouverte au Ministre avait soulevé mille tempêtes.

Mariée à une charmante femme, une des reines de Paris, le député du Calvados était un homme heureux, car son foyer avait échappé à la terrible contagion.

Il semblait donc que rien ne put le frapper et qu'il fût à l'abri des représailles de ses adversaires...

Le soir de la fameuse séance, M. Paulmier rentra donc chez lui très tranquille et alla, avec sa femme, éblouissante de tout l'éclat de sa parure et de ses diamants, applaudir à l'Opéra-Comique, Georgette Leblanc dans Carmen...

Ils soupèrent à la Régence et rentrèrent chez eux, sans pressentir l'ouragan qui allait se déchaîner.

Le lendemain matin, M. Paulmier s'en fut comme tous les matins à la salle d'armes où il avait l'habitude de s'entretenir quotidiennement la main, pendant que sa femme était à sa toilette...

En sortant de la salle de bains, la jeune femme s'ins-

talla dans son boudoir où sa camériste avait coutume de lui apporter les journaux avec son petit déjeuner.

Sans la moindre appréhension, Mme Paulmier avala le chocolat crémeux qu'on lui avait servi et fit sauter la bande du premier journal qui lui tomba sous lamain.

C'était « la Lanterne ».

Elle parcourut d'un coup d'œil négligent la première page et allait rejeter la feuille, lorsque, soudain, un article, intitulé : « Leurs Egeries » et imprimé en italiques, attira son attention.

Et, tout-à-coup, la jeune femme devint blême...

D'une plume alerte, un rédacteur anonyme avait retracé une anecdote piquante et assez leste...

Les personnages étaient cachés sous les pseudonymes empruntés à la mythologie ; mais, après une astérisque, placée là fort à propos, le rédacteur parlait de la lettre de M. Paulmier et de la beauté de sa femme en termes ironiques et pleins de sous-entendus.

D'un bond, Mme Paulmier fut debout ; une flambée de rage, de colère, de fureur s'allumait dans son cœur ; ce misérable resterait-il impuni ?...

La belle Mme Paulmier avait été, en effet, l'Egérie de son mari ; c'était-elle qui l'avait poussé à la députation ; c'était-elle encore qui lui avait conseillé cette lettre ouverte au ministre... Rien de l'agitation politique de ce moment, ne lui était indifférent ; elle avait hardiment pris parti...

Cette normande au cœur ardent rêvait de domination et de puissance ; mais elle était femme et plus sujette aux impulsions du fait même de son éloignement de la mêlée politique...

Jusque-là, elle avait triomphé ; l'encens de l'adulation avait grisé son cœur.

Aujourd'hui, c'était l'éponge de vinaigre que lui présentaient ses ennemis...

C'était si brusque, si inattendu, que Cécile Paulmier restait abasourdie...

Puis à la flambée de colère, à la stupéfaction, succéda une période de calme froid, d'impassibilité extérieure.

Mais si la jeune femme était apparemment plus calme, un volcan n'en faisait pas moins éruption dans son cerveau... Toutes les laves de la haine, de la passion politique, de l'amour-propre blessé, de l'orgueil souffleté se déchaînaient véhémentes, et par-dessus ce chaos, le prétexte, la raison même qui justifiait tous les gestes fous : « l'amour de la patrie », jetait sa flamme qui devait consumer toutes les scories...

Une résolution froide, calculée, s'emparait de l'âme de la jeune femme...

Elle allait se venger ; apprendre à cet homme à respecter la vie privée des parlementaires et de leurs familles... Mais ce premier mouvement ne serait pas la seule cause du geste qu'elle allait risquer : ce ne serait pas une vengeance particulière qu'elle exercerait ; elle serait la Némésis des patriotes ; en la personne de son insulteur, elle punirait tous les insulteurs de l'Armée, de la Patrie...

Animée de ces sentiments, semblant tout à fait maîtresse d'elle-même, Mme Paulmier sonna sa femme de chambre.

— Ma robe noire, dit-elle.

Elle se vêtit comme pour un enterrement, d'une robe simple, d'un manteau sans ornement, se coiffa d'une toque entourée d'une grande amazone et sortit.

Dans la rue, elle arrêta un fiacre.

— A « la Lanterne », dit-elle au cocher.

Comme Charlotte Corday, décidée à abattre Marat, la belle normande allait froidement vers son but...

.....

— Mon cher Turot, disait M. Ollivier, le secrétaire de rédaction de « La Lanterne » à un rédacteur, je crains que votre papier d'hier ne nous attire des histoires...

— Pourquoi donc ? N'est-ce pas de bonne guerre ?

— Mon ami, tout est de bonne guerre entre combattants réguliers ; mais pourquoi emener dans la danse les femmes et les enfants ?... Le mur de la vie privée devrait rester intangible...

— Je ne suis pas de votre avis... J'attaque mon adversaire au point où il est vulnérable ; je serais un jobard, si je n'agissais pas ainsi... Pourquoi, si un homme politique est inattaquable dans sa vie publique et que sa vie privée donne matière à scandale, pourquoi rester désarmé ?...

— Mais les femmes, mon cher, sont des êtres impulsifs, rancuniers, qui sont susceptibles de déchaîner de véritables guerres pour une blessure de leur amour-propre.

— Eh bien ! mon cher Ollivier, si la belle Séverine ou Gyp ou Marguerite Durand, ou n'importe laquelle de nos amazones vous entendait parler ainsi, vous prendriez quelque chose... passez-moi l'expression...

— Mais non, ne me faites donc pas dire ce que je ne dis pas. Je parle des femmes du monde, de celles qui ont été élevées loin de toute agitation et ne sont pas entraînées à recevoir des horions. Ce n'est après tout qu'affaire d'éducation. Celles qui vivent comme nous, dans la mêlée, perdent vite cette impulsivité, cet amour-propre, cette intransigeance enfantine, qui est le fait des autres... En un mot, elles sont aguerries et connaissent les risques de la guerre et les acceptent...

— Et vous pensez que la belle Mme Paulmier est incapable de prendre cela avec philosophie ?... La connaissez-vous ?

— Je l'ai vue au théâtre... C'est une très jolie femme...

— C'est aussi une amazone dans son genre, mon cher ; on dit que c'est elle qui a mené la campagne électorale de son mari ; en tous les cas, c'est une grande bourgeoise et qui est capable de rendre coup pour coup... Soyez tranquille, elle ne perdra pas la tête si facilement que vous semblez le craindre... La bataille se poursuivra peut-être... Mais sur le terrain politique ou journalistique.

— De toute façon, il vous faudra insérer une note pour revendiquer la paternité de cet article... Si j'avais été là hier au soir je me serais opposé à ce qu'il parût sous le couvert de l'anonyme...

— Bon, je vais la rédiger... A tout à l'heure...

M. Turot sortit de la pièce et passa dans la salle des rédacteurs. M. Ollivier resta seul.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées qu'un groom introduisait Mme Paulmier.

— Le rédacteur en chef ? demanda-t-elle.

— Il est absent, madame, je le remplace... Pouvez-vous me dire l'objet de votre visite ?...

M. Ollivier s'était levé et se portait, avec un geste d'accueil, à la rencontre de la visiteuse.

— Je suis Mme Paulmier, répondit celle-ci...

Et, sans autres explications, elle sortit sa main, armée d'un revolver du manchon qui complétait sa toilette.

M. Ollivier fit un bond en arrière, voulut crier ; mais il n'en eut pas le temps.

Deux coups de feu claquèrent coup sur coup et le

malheureux secrétaire de rédaction alla s'affaler contre les rayons de la bibliothèque.

Au bruit des détonations, la porte de l'antichambre et celle de la salle de rédaction s'ouvrirent simultanément. Le groom, un garçon de bureau, plusieurs rédacteurs s'élançèrent vers la jeune femme qui tenait toujours son arme à la main..

M. Turot se jeta vers le malheureux secrétaire qui perdait son sang en abondance.

— C'est... c'est Mme Paulmier, bégaya le blessé... Je... je savais bien...

Puis il s'évanouit.

M. Turot l'étendit doucement sur le sol, puis se tournant vers la meurtrière que quatre hommes maintenaient après lui avoir arraché son arme, il s'exclama :

— Pourquoi avez-vous tiré sur lui ?... C'est moi qui ai écrit l'article où l'on vous attaquait et s'il eût été là, il ne l'eut pas laissé passer ; il me l'a dit ce matin... Vous avez commis une épouvantable erreur...

— Qu'importe ! riposta la jeune femme d'une voix glaciale ; j'ai fait un exemple... Cet homme était un de nos ennemis ! Si tous les patriotes faisaient comme moi, vous vous cacheriez et n'inonderiez plus Paris de vos articles contre l'Armée...

A cet instant, les sergents de ville, alertés par le groom, arrivèrent, suivis du médecin qui, sans accorder un regard à la meurtrière, alla aussitôt s'occuper du blessé.

Les agents entraînent Mme Paulmier et la firent monter dans un fiacre qui prit la direction de la Conciergerie.

M. Ollivier avait perdu beaucoup de sang ; mais fort heureusement, ses blessures n'étaient que superficielles et le médecin put donner à ses amis l'assurance que ses jours n'étaient pas en péril..

M. Turot respira...

Tandis que l'on emportait le blessé, il déclara au rédacteur en chef, qui venait d'arriver :

— S'il avait été tué, je ne me le serais pas pardonné de ma vie !... Il avait raison, hélas !...

Le lendemain, M. Turot se battait en duel avec Monsieur Paulmier, et celui-ci blessé à l'avant-bras ne se releva que pour aller à la Cour d'Assises assister au procès criminel intenté à sa femme. Naturellement, toutes les passions se trouvèrent de nouveau déchaînées au cours de ce procès, qui se rattachait encore à l'Affaire... Les jurés, soigneusement choisis parmi des patriotes, rapportèrent un verdict d'acquiescement. Néanmoins, la Cour condamna Mme Paulmier à soixante mille francs de dommages-intérêts envers M. Ollivier.

CHAPITRE CDXXXVIII

A LA RENCONTRE DU DESTIN

Wells essayait de convaincre Amy d'attendre encore quelques jours avant de se rendre chez l'avocat Leblois.

Mais elle insista pour aller le voir dès son arrivée à Paris.

Lorsque Wells lui proposa de l'accompagner, elle refusa avec fermeté.

Je prendrai une voiture et j'irai le voir tout de

suite. Mes valises peuvent rester ici à la gare, je les ferai prendre plus tard, lorsque je saurai ce que Leblois pense faire de moi.

— Quelle est votre adresse ? Descendez-vous à l'hôtel ?

— Non, je n'irai pas à l'hôtel... je retournerai chez madame Etienne, elle me soignera bien et sera si contente de me revoir..

Et Amy lui donna l'adresse de Mme Etienne que Wells nota sur son carnet.

— Quand pourai-je vous revoir ?

— Demain matin, venez de bonne heure...

Il la regarda avec anxiété. Peut-être allait-on l'arrêter et n'aurait-il plus l'occasion de la voir.

Prenant la main de la jeune femme dans la sienne, il supplia :

— Amy, pensez donc aussi un peu à moi ; n'oubliez pas, en faisant vos plans, que vous comptez trop dans ma vie, pour que je puisse vous laisser partir ainsi, sans savoir ce que vous devenez. Pensez un peu, combien je souffrirai de vous perdre pour la seconde fois et faites attention à tout ce que vous direz... une parole irréfléchie peut ruiner toute votre vie... faites-le pour moi...

Amy évita son regard ; un sourire douloureux se montra sur son visage pâle.

— Je ferai ce que ma conscience me forcera à faire James !... dit-elle doucement.

Devant l'entrée de la gare, Amy héla une voiture et y monta. Puis elle donna l'adresse au cocher.

— Je vous remercie de tout mon cœur, James, dit-elle, en lui tendant la main et en la serrant affectueusement. J'espère qu'il nous sera permis de nous revoir encore une fois avant... Elle s'arrêta brusquement et détourna son visage pour cacher les larmes, qui coulaient lentement sur ses joues.

